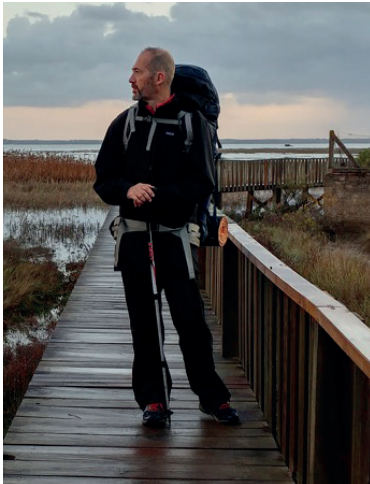


Les foulées vertes

Olivier Bleys



Un texte écrit en décembre 2019, pour la Maison de l'environnement du Territoire de Belfort.

Olivier Bleys, écrivain-marcheur, auteur de « L'art de la marche », a publié une trentaine d'ouvrages édités notamment chez Gallimard et Albin Michel.

« Discours d'un arbre sur la fragilité du monde », son avant-dernier roman, figurait dans la sélection du Prix Goncourt.

L'ensemble de son œuvre est traduit en onze langues et lui a valu seize prix littéraires.

Il a entrepris en 2010 un tour du monde à pied, par étapes, qu'il poursuit d'année en année. Il vient d'atteindre Moscou.

olivierbleys.com

photo © Anne Bécél

« Aux générations qui nous succéderont, notre époque se signalera par la tentation d'un retour en arrière, sinon d'un retour aux sources – des expressions qu'il faut, ici, prendre en bonne part.

À quoi, en effet, paraît s'efforcer l'homme de ce début du XXI^e siècle ? À retrouver les conditions d'existence qui étaient les siennes, avant la révolution industrielle et ses excès délétères. Nos contemporains apprennent à cultiver des aliments sans pesticides ; ils apprennent à exploiter le vent, l'eau et le soleil pour satisfaire leurs besoins en énergie : toutes choses dont leurs ancêtres avaient déjà la maîtrise, au point que l'idéal actuel de nourriture saine et d'énergies propres se trouve curieusement réalisé dans des paysages du XVI^e siècle, ceux par exemple brossés par le peintre Brueghel l'Ancien (voir le tableau *La chute d'Icare*, où des voiliers propulsés par le vent côtoient un laboureur qui mène sa charrue : empreinte carbone nulle).

Des pratiques oubliées reviennent au goût du jour. Parmi elles : la marche. La marche ? C'est le mode de locomotion humain, celui auquel notre morphologie, depuis des millions d'années, s'est patiemment conformée. Un large bassin, une courbure spécifique de la colonne vertébrale, un surdéveloppement du muscle fessier (« l'homme, c'est la fesse ! », s'amusait le naturaliste Buffon) : nous sommes bel et bien bâtis pour aller à pied.

La marche est notre allure naturelle, et non, comme la diffusion de tenues et d'équipements dédiés le donnerait à penser, une activité physique en vogue, qui ferait de plus en plus d'adeptes dans nos sociétés sédentaires. « La marche n'est pas un sport » : c'est par ces mots que j'introduis mes conférences sur le sujet, quitte à décevoir le public venu s'informer des meilleures chaussures ou du sac à dos le plus ergonomique.

Aller sur nos deux jambes n'est ni un sport, ni une nouveauté. Notre lien à la marche est aussi ancien, aussi profond, que celui qui nous rattache à la nature. Voilà pourquoi marier les deux revêt du sens. Marchant, nous sommes dans notre rôle. Dans la nature, nous sommes à notre place. Quand nous déroulons nos pas sur l'herbe, parmi les arbres, en suivant des sentiers dans la campagne, nous n'occupons pas notre temps de façon seulement plaisante, mais juste et harmonieuse.

Bien sûr, cette activité n'est pas neutre, à l'heure où croît le péril climatique, quand s'intensifient les menaces en tous genres sur la faune, sur la flore ; sur tout le vivant. L'homme ou la femme à pied prêche d'exemple. Il milite pour une autre façon d'être au monde, pour un accord plus étroit avec l'ensemble des créatures peuplant la planète.

Permettez-moi d'exprimer ici une opinion personnelle : j'ai la conviction qu'un promeneur dans la nature, tel autrefois Jean-Jacques Rousseau herborisant ou, de nos jours, un randonneur suivant un sentier d'interprétation, fait plus pour la cause écologique que certains activistes verts.

Où et comment, en effet, vaut-il mieux marcher ? En défilant derrière Greta sur les boulevards des métropoles, au sein de foules immenses qui laissent dans leur sillage banderoles fripées et papiers gras – songez combien ces militants serviraient mieux leur cause, s'ils venaient aussi nombreux, aussi fervents ratisser les déchets d'une plage en hiver ? Marcher là, ou bien plutôt en pleine nature, dans ces champs et ces forêts comme de grands livres à déchiffrer ?

À l'époque de mes grands-parents, quand une majorité de Français vivaient encore à la campagne (51 % de la population en 1921), nous pouvions tous revendiquer le statut d'experts en promenade. Personne ne rentrait les mains vides d'une balade dans les bois ; personne ne s'y rendait non plus sans sa besace, qui avalait en chemin des herbes pour la soupe, des sarments pour le feu, des fleurs pour le vase.

J'appartiens à une génération moins dégourdie. Ce n'est pas sa faute. Pour la plupart, les gens de mon âge ont grandi en ville, dans l'ombre stérile des immeubles où ne survivent qu'animaux en laisse et plantes en pots. Otages du béton, nous avons perdu le précieux alphabet du plein air. Pour me piéger, rien de plus simple : demandez-moi les noms des arbres du jardin public, les mœurs des oiseaux qui y nichent, ou même (j'en ai honte) le sens d'écoulement du fleuve qui baigne ma ville. Je n'en ai pas la moindre idée. C'est pire si, au lieu d'un trottoir urbain, mes pas suivent un sentier de campagne. On pourrait, tout aussi bien, me parachuter sur une planète étrangère.

Mon ignorance est grande mais elle se double, heureusement, de bonne volonté. Moins j'en sais, plus je veux m'instruire. Je saisis toute occasion de marcher intelligent, si peut s'appeler ainsi la déambulation en pleine nature, dans le sillage d'un botaniste pour m'apprendre la vie des fleurs, d'un guide pour révéler les sentiers sans balise, d'une conteuse pour ranimer histoires et légendes d'ici.

Le retour à la nature – le retour physique, en chair et en actes – participe de l'entreprise de réconciliation que l'homme a engagée avec ces forces qui le dépassent. Ainsi n'est-on jamais seul quand on marche dehors : on s'avance vers d'autres vivants et, bien souvent, à la rencontre éblouie de soi-même ».